

Kazimierz Michałowski

LA NUBIE CHRÉTIENNE

Les fouilles archéologiques polonaises à Faras (1961—1964) furent menées dans le cadre du programme de sauvetage des monuments de Nubie initié par l'UNESCO, avant que tous ces terrains ne soient noyés par les eaux du Nil retenues par le nouveau barrage d'Assouan. Elles ont enrichi de manière importante¹ nos connaissances sur l'histoire de ce pays au Haut Moyen Âge.

Dans la seconde moitié du III^e siècle, pendant la crise générale — économique et militaire — de l'Empire Romain, en Nubie se passaient des événements politiques d'une importance majeure pour le sort de ce pays². Sous la pression des guerriers Blemmyes — d'après Pline l'Ancien (*Histoire Naturelle*, V, 46) et Mela (*Khorographie*, I, 48) ils avaient des yeux et des oreilles sur la poitrine, cette fable se maintint jusqu'au Moyen Âge — les garnisons romaines, sur l'ordre de Dioclétien, abandonnent vers 297 le Nord de la Nubie, appelé depuis les Ptolémées Dodekaskhoinos, qui allait vraisemblablement jusqu'à Maḥarraqa avec comme point avancé le fort de Qasr Ibrim (Qaṣr Ibrīm)³. A ce moment la frontière de l'Égypte romaine fut déplacée à la I^{re} Cataracte, là où se trouve l'île de Philae, lieu traditionnel de rencontre du Nord et du Sud, foyer en quelque sorte exterritorial des cultes d'Isis, vénérée aussi par les Méroïtes. Peu après un évêché chrétien fut établi à Philae. Au Sud, le royaume

¹ Cf. F. Hintze, *Spektrum*, 10 Jhrg., Heft 7—8 (1964), p. 268; G. Gerster, *Nubien — Goldland am Nil*, Zürich 1964, p. 146—151, 165. Victoire en Nubie — Faras, *Le Courrier de l'UNESCO*, Décembre 1964, p. 17—22.

² On trouvera une très bonne introduction à l'histoire de la Nubie dans le livre récent de G. Gerster, *Nubien — Goldland am Nil*, Zürich 1964; les informations sur la période précédant la christianisation de la Nubie et la période chrétienne: p. 102—153. Une bibliographie complète sur la Nubie chrétienne allant jusqu'à 1957 et comportant 955 positions est fournie par U. Monneret de Villard, *La Nubia Medioevale*, t. I, p. XVII—XXXIX et t. III, p. V—VII.

³ L. P. Kirwan, Rome Beyond the Southern Egyptian Frontier, *Geographical Journal* CXXIII (1957), p. 16.

de Méroé, privé du soutien de Rome, est en complète désintégration; il est attaqué du côté de l'Éthiopie par les Axoumites chrétiens, de l'Est et de l'Ouest par les tribus du désert. Le dernier roi de Méroé régna de 308 à 320, mettant un point final à la grande tradition culturelle égyptienne au Soudan¹.

Les Romains confient la garde de leur frontière à la tribu des Nobades, qui doivent protéger la limite Sud de l'Empire contre les Blemmyes. Pendant deux siècles dureront les luttes et soulèvements en Nubie avant que ne s'y reforme un pouvoir central. Cette période compte parmi les plus mal étudiées et les plus mal connues de l'histoire de la Vallée du Nil. Les seuls restes archéologiques de cette époque sont des misérables cimetières semés sur les deux bords du Nil, peu fouillés et marqués par les archéologues du mystérieux signe X. A quel peuple peut-on attribuer ces cimetières? Encore récemment les chercheurs n'étaient pas d'accord sur cette question. Mais aujourd'hui on peut considérer comme le plus vraisemblable que le peuple qui utilisait les tombes du type X était celui des Nobades. Cette hypothèse est encore renforcée par le fait que la plus grande densité de tombes du type X se trouve non pas entre la I^{re} Cataracte et Qasr Ibrim, soit dans l'ancienne Dodekaskhoinos habitée par les Blemmyes, avec comme capitale Talmis (Kalabcha), mais au Sud de Qasr Ibrim et jusqu'à la III^e Cataracte — territoire qui alors était occupé par les Nobades. Mais si nous pouvons aujourd'hui identifier avec vraisemblance le groupe X avec les Nobades, la provenance de cette tribu — du Sud, ou de l'Ouest de l'oasis Kharga comme le veut Procope, historien byzantin de la moitié du VI^e siècle — reste par contre assez obscure.

Dernièrement, L. P. Kirwan² a soulevé une hypothèse intéressante sur la base de la célèbre inscription chrétienne du roi d'Axoum Ezana (IV^e s.) décrivant son expédition à Méroé³. Le texte mentionne deux tribus: les négroïdes Noba Noirs qui habitaient le terrain de Méroé au Sud de la III^e Cataracte, et les Noba Rouges au teint plus clair qui, venant du Nord, peut-être par les oasis de l'Ouest, se sont installés dans le Nord de la Nubie et furent appelés par les Grecs—Nobades. D'autre part il n'est pas exclu que le territoire des Noba Rouges correspondrait au royaume plus tardif de Makouria et celui des Noba Noirs au royaume de Alodia ou 'Alwa⁴.

Quant aux rapports entre les Nobades et les Blemmyes qui formèrent, comme on voit, la base de la population de la Nubie, ils étaient très chan-

¹ L. P. Kirwan, *The Decline and Fall of Meroe*, *Kush* VIII (1960), p. 172.

² L. P. Kirwan, *The X-Group Enigma — A little known people of Nubian Nile*, in: *Vanished Civilizations of Ancient World*, New York 1963 ed. E. Bacon, p. 69—78.

³ J. Doresse, *L'Empire du prêtre Jean*, t. I, Paris 1957, p. 136—153.

⁴ F. Hintze, *Nubien und Sudan in Altertum*, Berlin 1963, p. 10. Une bibliographie complète (jusqu'à 1962) sur le Royaume de Méroé est fournie par F. F. Gadallah, *Kush* XI (1963), p. 196—216.

geants. Luttant pour l'hégémonie sur ces territoires, les deux peuples se livrèrent au moins trois guerres importantes. Au début la victoire revint aux Blemmyes. Inquiétant par leurs expéditions armées la part Sud de l'Égypte byzantine, ils acquirent une certaine importance. C'est pourquoi Byzance n'hésita pas à conclure un traité de paix avec eux en 452. Les sources confirment que quelquefois les Blemmyes s'alliaient aux Nobades pour organiser des incursions armées. Mais en définitive les Nobades chassèrent les Blemmyes de la Vallée du Nil, ceux-ci durent se replier dans le désert oriental. Silko, chef des Nobades, s'empara de leur capitale Talmis (Kalabcha) et sur les murs du temple, couverts d'inscriptions des rois et prêtres des Blemmyes, il fit graver au milieu du VI^e siècle sa célèbre inscription le nommant comme roi des Nobades et de tous les Ethiopiens. Il n'y a aucune preuve que Silko soit chrétien, mais le scribe égyptien qui écrivit l'inscription était certainement un adepte lettré de la nouvelle religion ¹.

Silko n'était peut-être pas le premier roi chrétien, mais de toute manière deux de ses successeurs — le roi de Nubie Eirpanomè ², connu par une inscription de Dendour, et Tokiltoéton, mentionné dans une inscription de Ikhmindī ³ trouvée récemment — étaient rois de la Nobadia chrétienne.

En ce temps, dans la Vallée du Nil au Sud de la I^{re} Cataracte, trois royaumes se formèrent. Au Nord, entre la I^{re} et la III^e Cataracte, se trouvait le royaume de Nobadia, autrement appelé par les Arabes du nom copte de province Marīs, dont la capitale était, d'après les sources arabes du X^e siècle, Faras, l'ancienne Pakhoras ⁴.

Au Sud de la II^e Cataracte était situé le royaume de Makouria ou Muqurra avec, comme capitale, la Vieille Dongola (Dunqula). Et enfin, plus au Sud, se trouvait le royaume de Alodia ou 'Alwa dont la capitale était Sōba, près de l'actuel Khartoum ⁵.

La Nobadia adopta officiellement le christianisme vers 543, par suite de la mission monophysite du prêtre Julien, envoyée sur les instances de l'impératrice Théodora, favorable à l'église copte. Sur sa demande, le

¹ U. Monneret de Villard, *Storia della Nubia cristiana*, Roma 1938, p. 56 avec n. 4 et p. 69.

² A. M. Blackman, *The Temple of Dendur*, Le Caire 1911, p. 36—37.

³ J. Leclant, *Orientalia* 30 (1961), p. 193; S. Donadoni, Un'epigrafe greco-nubiana da Ikhmindī, *La Parola del Passato* LXIX (1959), p. 458—465; A. Stenico, I monumenti cristiani della Bassa Nubia, in: *Atti del Convegno da Lombardia e l'Oriente*, Milano 1962, p. 307.

⁴ Voir les extraits de l'oeuvre de l'historien arabe 'Abdallāh ibn Ahmed al-Aswānī (X^e s.) insérés dans les écrits de Maqrīzī (XV^e s.) — L. P. Kirwan, Notes on the Topography of the Christian Nubian Kingdoms, *JEA* XXI (1935), p. 58 ss. et P. L. Shinnie, *Medieval Nubia*, Khartoum 1954, p. 2.

⁵ A. J. Arkell, *A History of the Sudan*², London 1961, p. 185ss. et P. L. Shinnie, *Excavations at Soba*, Khartoum 1955, p. 8—15.

gouverneur byzantin de la Thébaïde arrêta les missionnaires melchites envoyés par Justinien et permit ainsi la christianisation de la Nubie du Nord par les monophysites. Quand vers 580, l'évêque monophysite de Byzance Longinos, aidé par le royaume de Nubie déjà christianisé, arriva jusqu'en Alodia, il trouva ce pays partiellement converti par les Axoumites. Cette information nous est transmise par Jean d'Ephèse¹, et ses écrits ont une valeur historique indéniable en ce qui concerne la version officielle monophysite de la christianisation des royaumes nubiens. Néanmoins, vers 569, d'après le chroniqueur melchite Jean de Bicular, le royaume central de Makouria adopta le christianisme de rite melchite, c'est à dire de l'Église Orthodoxe de l'Empire Byzantin².

Mais il est difficile d'admettre que la christianisation de la Nubie put être réalisée en si peu de temps; il est tout simplement impensable que la population de ces territoires ait pu en quelques années changer de foi. Depuis le début du IV^e siècle l'Égypte qui voisinait avec la Nubie à la I^{re} Cataracte, était entièrement christianisée. Comme on sait, les trois premiers évêques d'Alexandrie furent nommés déjà à la fin du II^e siècle³. On peut supposer que des infiltrations de la nouvelle religion au Sud de la Ière Cataracte eurent lieu bien avant. On sait que déjà avant la mission de Julien des ermites s'étaient établis en Nubie, comme par exemple à Pitiroum dans le désert oriental, région occupée plus tard par les Blemmyes⁴. Les sources archéologiques indiquent aussi la présence de tombes chrétiennes dans les cimetières du groupe X, et d'autre part on retrouve dans les cimetières chrétiens de la même région le type de tombe caractéristique pour le groupe X⁵.

Ne peut-on donc supposer que la population païenne de la Vallée du Nil voisinant avec l'Égypte chrétienne n'ait reçu des influences de la nouvelle religion dans sa version monophysite bien avant l'arrivée en Nobadia de la mission de Julien. Il faut rappeler qu'après la chute du royaume de Méroé, il n'y avait dans ce pays aucune religion d'État officielle. Bien que les Blemmyes et les Nobades cherchaient sans aucun doute à maintenir les traditions des cultes méroïtiques, comme le prouve le pacte avec Byzance de 453 qui leur reconnaît le droit de transporter de temps à autre la statue d'Isis du temple de Philae au Sud de leur

¹ L. P. Kirwan, *Oxford Excavations at Firka*, Oxford 1939, Appendix II — *The Nature of Nubian Christianity*, p. 49 ss.

³ Voir: E. Zyhlarz, *The Countries of the Ethiopian Empire of Kush and Egyptian Old Ethiopia in the New Kingdom*, *Kush* VI (1958), p. 14.

³ Voir: K. Michałowski, *Altchristliche Kunst in Nubien* in: *Koptische Kunst — Christentum am Nil*, Essen 1963, p. 173—174.

⁴ U. Monneret de Villard, *Storia*, p. 63 ss.

⁵ W. Y. Adams, H.-Å. Nordström, *The Archeological Survey on the West Bank of the Nile*, *Kush* XI, (1963), p. 30—31 et T. Säve-Söderbergh, *Preliminary Report of the Scandinavian Joint Expedition*, *Kush* XI (1963), p. 66—67.

pays¹. Mais il est difficile de penser que sur tout le territoire occupé par les Blemmyes et les Nobades, soit la Nubie du Nord, les rites basés sur la tradition égyptienne cultivée par les rois méroïtiques aient pu être en pratique pleinement respectés. Ces rites exigeaient non seulement un cadre monumental d'architecture sacrée, mais aussi la protection des dirigeants, Sans doute la majorité de la population des tribus Blemmyes et Nobades, tantôt alliées tantôt en guerre, ne connaissait pas le christianisme. La preuve en est fournie non seulement par les tumulus des chefs à Qoustoul (Qūstul) et Ballaña², mais aussi par la tradition païenne de sacrifice des femmes à l'enterrement du mari qu'on retrouve même dans les tombes tardives du groupe X³.

Néanmoins, l'intérêt pour la religion chrétienne devait être grand parmi la population pauvre du groupe X. Les contacts commerciaux avec l'Égypte chrétienne ne furent interrompus ni pendant le IV^e ni pendant le V^e siècle, ne serait-ce que grâce aux migrations des nomades sur la frontière⁴. N'était pas sans importance aussi le fait qu'à la fin du IV^e et au début du V^e siècle des évêques chrétiens résidaient à Philae. Comme il ressort d'un texte des *Acta Sanctorum*, Justin I (518—527) avait des Nobades dans ses troupes auxiliaires et il les envoya en aide au roi chrétien d'Axoum pour lutter contre les Homérites païens d'Arabie du Sud⁵. C'est pourquoi plus près de la vérité semble être la version d'une infiltration du culte chrétien dans la Nubie du Nord païenne pendant les IV^e et V^e siècles. Ceci a pu préparer le terrain pour une adoption définitive du christianisme quand, après les troubles du IV^e et V^e siècle, le pouvoir central s'est raffermi dans la première moitié du VI^e siècle.

D'ailleurs nos fouilles à Faras ont apporté une preuve définitive de l'infiltration de la religion chrétienne dans la Nobadie encore païenne. Sous l'ancienne cathédrale de Faras nous avons découvert une église en briques crues du V^e siècle, sur laquelle fut construit en pierres le palais d'un roi païen de la fin du même siècle. Celui-ci à son tour fut transformé en cathédrale à la fin du VII^e siècle quand Pakhoras-Faras, capitale de la Nobadia, devint aussi le siège de l'évêché⁶.

L'adoption du christianisme comme religion d'État, par l'intermédiaire des missions envoyées par la cour de Byzance, aura une importance majeure pour toute la structure de l'État nubien. Tout d'abord les titres de l'hé-

¹ L. P. Kirwan, *The X-Group Enigma*, p. 78 et U. Monneret de Villard, *Storia*, p. 35.

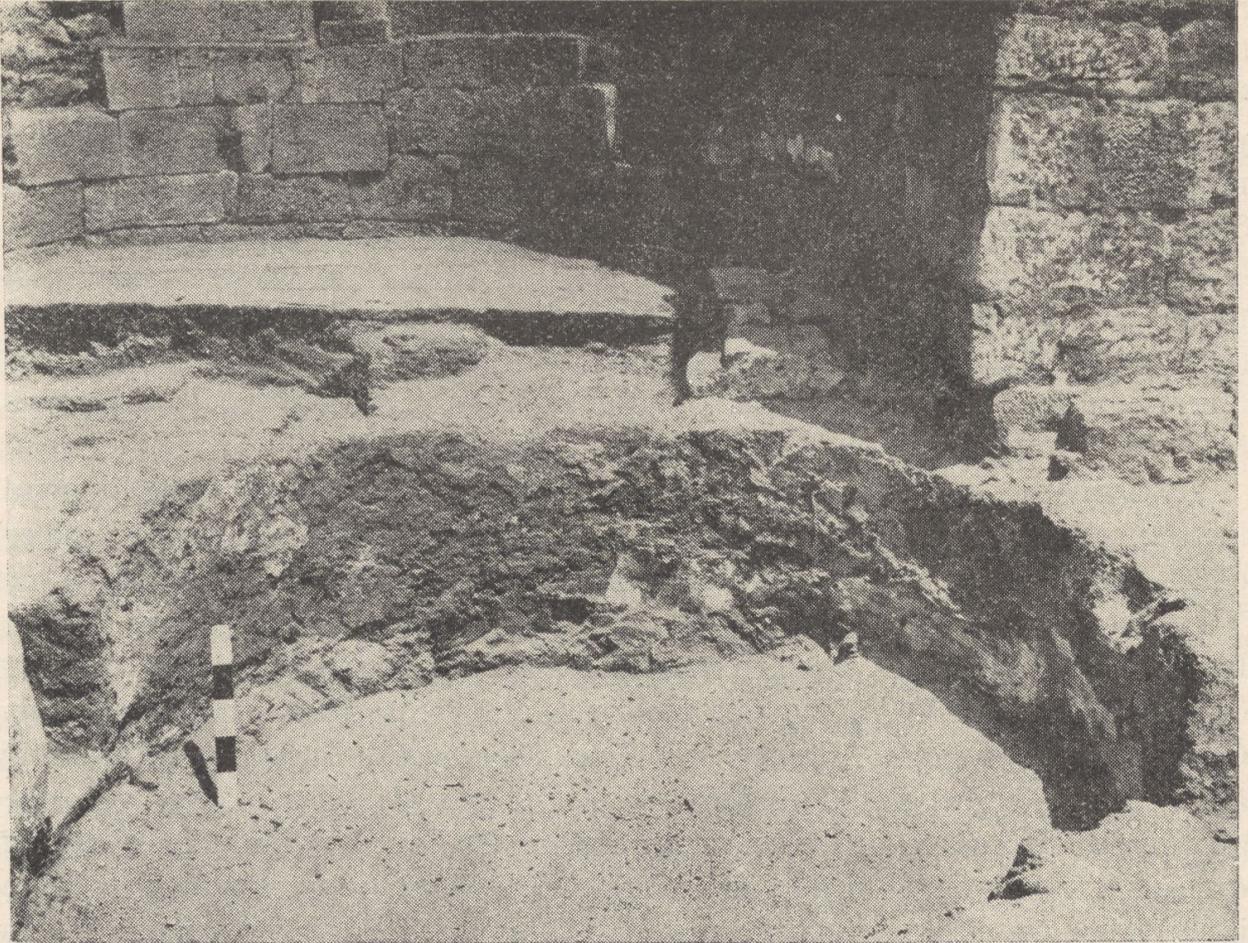
² W. B. Emery, *The Royal Tombs of Ballaña and Qūstul*, Le Caire 1938; L. P. Kirwan, *The X-Group Enigma*, p. 57 ss.

³ T. Säve-Söderbergh, *Kush XI* (1963), p. 67.

⁴ J. W. Crowfoot, *Christian Nubia*, *JEA XIII* (1927), p. 142.

⁵ L. P. Kirwan, *The X-Group Enigma*, p. 78.

⁶ K. Michałowski, *Kush XIII* (1965), sous presse.



Fouille de l'abside de la Cathédrale montrant la situation de l'abside de la plus ancienne église en brique crue (V^e—VI^e siècle) par rapport à l'abside de la cathédrale plus récente (VII^e siècle)

rarchie administrative étaient byzantins. Cela concerne autant les fonctionnaires du palais royal (*palation*), que les hautes fonctions locales du Nord de la Nobadia. Le cérémonial et la liturgie des églises nubiennes se formèrent aussi sous l'influence du cérémonial byzantin. La langue grecque devint la langue officielle de l'Église et le resta jusqu'au X^e siècle, bien que le clergé nubien dépendait d'Alexandrie ou, en certaines périodes, vraisemblablement des patriarches melchites de cette ville.

Mais entre-temps intervinrent des événements qui secouèrent la puissance de l'Empire Byzantin. Ils eurent certes une grande importance pour l'histoire de la Nubie et le développement de sa culture. L'Égypte byzantine est annexée pour peu de temps par les armées de Khosroès II, un des derniers Sassanides. Elles atteignent en 616 les frontières de la Nubie. On ne peut savoir avec certitude si les Sassanides sont arrivés par les armes en Nubie du Nord. Mais de toute manière les premiers contacts directs entre les Nubiens et les Sassanides ont dû se nouer alors. Encore plus tard les Nubiens ont été en contact avec les Perses, lors de l'occu-

pation temporaire du Yémen par l'Iran. Ce fait, insuffisamment souligné dans l'histoire de la Nubie, est d'une grande importance. Car on ne peut expliquer autrement les influences visibles de l'art et de la culture sassanide sur l'art et les moeurs nubiennes, qui durèrent encore longtemps.

La conquête de l'Égypte par les Sassanides a également joué un rôle important dans l'histoire de la Nubie sur un autre plan. C'est à ce moment que fut interrompu le contact direct entre ce pays déjà christianisé et le centre religieux dont la Nubie dépendra toujours — le Patriarcat d'Alexandrie.

La conquête de l'Égypte par les Arabes vers 641 achève l'isolation de la Nubie chrétienne. Tout de suite commencèrent les luttes entre les Nubiens et les musulmans. Les Arabes ne veulent pas conquérir toute la Nubie, ils la traitent comme un terrain de razzia. C'est pourquoi dès le début ils concluent avec les Nubiens un traité — *baqt* — qui prévoit un tribut annuel que les Nubiens s'engagent à fournir aux Arabes en esclaves et biens matériels, contre quoi ils reçoivent des biens de consommation et des tissus. Par la suite les Arabes considéreront ce *baqt* comme valable pendant toute l'histoire de leurs rapports politiques avec le royaume chrétien de Nubie, soit pendant presque sept siècles. Mais ce traité ne sauvegarda pas la Nubie des incursions armées arabes. Déjà dix ans plus tard une expédition arrive jusqu'en plein royaume central de Nubie et les Arabes occupent même pour peu de temps Dongola, la capitale de la Nubie centrale.

Des informations sur les premières luttes entre Nubiens et musulmans et quelques mentions sur cette période, au début troublée, de l'évolution de la Nubie chrétienne nous sont fournies par l'historien arabe Maqrīzī¹. Dans ces luttes avec les musulmans se distinguèrent les célèbres archers nubiens qui courageusement firent front à l'invasion. La bravoure des Nubiens ne doit pas nous étonner, ils étaient les descendants de ces Blemmyes et Nobades qui, avec les Sarrasins et les nomades berbères, organisèrent aux V^e et VI^e siècles de nombreuses incursions en Haute Égypte, arrivant même jusqu'à Thèbes.

Le plus remarquable roi de la première période chrétienne en Nubie fut Merkourios, connu par l'inscription de l'église de Taffa et par les inscriptions dédicatoires de l'évêque Paulos dernièrement découvertes à Faras², et appelé par les évêques chrétiens „le Nouveau Constantin“³. Ce même roi unifia le royaume du Nord avec le royaume central

¹ U. Monneret de Villard, *Storia*, p. 75 ss.

² K. Michałowski, Polish Excavations at Faras 1962—63, *Kush* XII (1964), p. 197 et S. Jakobielski, Stèle de fondation de la Cathédrale à Faras, *Rocznik Muzeum Narodowego* X, (sous presse).

³ *Patrologia Orientalis*, V, p. 140.

de Makouria, établissant sa capitale à la Vieille Dongola¹. Quelles ont été les causes de cette unification? Il semble que le royaume du Nord fut annexé par le royaume des Makourites qui, à leur tour, adoptèrent le rite monophysite² établi dans le Nord, d'autant plus que depuis près d'un siècle il n'y avait pas à Alexandrie de patriarche orthodoxe melchite. C'est peut-être pourquoi aux yeux des patriarches d'Alexandrie Merkourios mérite le nom de „Rénovateur de l'Église — Nouveau Constantin“.

Mais est-ce que vraiment depuis Merkourios la Nubie était uniformément monophysite?

Vraisemblablement pas. Encore au début du XIV^e siècle il y avait un évêché melchite dans la province Marīs, c'est-à-dire en Nobadie, et un siège de métropolitite pour toute la Nubie³. D'ailleurs nos fouilles de Faras ont apporté des preuves de poids pour l'existence du rite chrétien melchite à Pakhoras encore au début du XI^e siècle.

L'union des deux royaumes améliora certes la base économique du nouvel État. Il n'est donc pas étonnant qu'au temps de Merkourios des temples païens sont transformés en églises, comme à Taffa, et des églises existantes sont agrandies, comme c'est le cas de la cathédrale de Faras⁴.

En Nubie, le pouvoir royal passait en principe de père en fils, mais déjà le fils de Merkourios dut renoncer au trône. Un de ses successeurs fut le valeureux Kyriakos qui, avec le titre de „grand roi“, dirigeait le pays par l'intermédiaire de trente souverains moins importants. En principe les rois nubiens étaient en même temps prêtres et avaient le droit de célébrer les cérémonies liturgiques dans les églises tant que leurs mains n'étaient pas souillées par un meurtre. Kyriakos est connu dans l'histoire grâce aux écrits du diacre Yoannès qui raconta la vie de son contemporain, le patriarche d'Alexandrie Michaël (744—768). C'est donc une des rares sources contemporaines et par là dignes de foi⁵. D'après Yoannès, quand Kyriakos apprit que le gouverneur omeyyade d'Égypte avait emprisonné le patriarche Michaël sous prétexte qu'il n'avait pas payé les impôts, il réunit une nombreuse armée — Yoannès parle avec exagération de 100 000 cavaliers et 100 000 méharistes — pour envahir l'Égypte et libérer le patriarche. Il arriva jusqu'à Foustat (al-Fustat) et après de longues négociations obtint du gouverneur la libération du patriarche. En cours de route il mata brutalement les habitants de Kynopolis qui adoraient encore les dieux païens égyptiens⁶, puis il retourna en Nubie. L'expédi-

¹ K. Michałowski, *Kush XII* (1964), p. 199—206.

² U. Monneret de Villard, *Storia*, p. 81 et P. L. Shinnie, *Medieval Nubia*, p. 5.

³ U. Monneret de Villard, *Storia*, p. 158—159.

⁴ K. Michałowski, *Kush XII* (1964), p. 206.

⁵ *Patrologia Orientalis*, V, p. 140—143.

⁶ U. Monneret de Villard, *Storia*, p. 98. Le texte parle clairement de l'idôle Salqyt. Monneret suppose à tort qu'il peut s'agir de la déesse Sekhmet.

tion de Kyriakos, bien que présentée de manière partielle par le chroniqueur chrétien, donne une image intéressante de la puissance du royaume de Nubie qui, après les premières luttes infructueuses avec les musulmans, grâce à l'unification par Merkourios de Makouria et de la Nobadia en un seul royaume, arriva à reprendre des forces et menacer sérieusement les garnisons arabes d'Égypte.

À la fin du VIII^e et au début du IX^e siècle on doit noter d'autres importants événements historiques qui prouvent l'importance politique de la Nubie pour ses voisins. En ce temps monta sur le trône de Nubie Yoannès, successeur de Michaël, qui fonda vraisemblablement une nouvelle dynastie. Étant lui-même originaire du Sud, il réunit les royaumes de Makouria et d'Alodia, formant ainsi un fort appui pour la royauté chrétienne. Quand son successeur Zacharia arrive au pouvoir en 822, la situation au Nord du pays s'est fortement détériorée à cause des conflits et des luttes au sein de la tribu Bedja occupant les terrains au Sud d'Assouan, entre le Nil et la Mer Rouge. On ne peut établir avec certitude jusqu'à quel point les tribus Bedja, englobant aussi les descendants des Blemmyes, étaient dépendantes du royaume de Nubie. Mais il est incontestable que leurs escarmouches avec les musulmans, qui avaient en partie lieu sur le territoire nubien, furent cause de conflits et de luttes armées entre la Nubie chrétienne et l'Égypte arabe. A ce moment, en 836, eut lieu l'ambassade de Georgios, fils de Zacharia et successeur au trône, chez le calife al-Mu'ataşin à Bagdad. Les sources arabes et chrétiennes sont d'accord pour affirmer que la démarche fut positive et qu'elle fut couronnée par un important succès politique pour la Nubie chrétienne. Un nouveau pacte fut conclu normalisant les rapports entre le califat et la Nubie chrétienne et mettant temporairement fin aux luttes entre musulmans et Nubiens. Il est intéressant de mentionner que pendant son ambassade à Bagdad le jeune Georgios fit preuve de luxe et de raffinement, voyageant sur un chameau sous un parasol de tissu écarlate. Cet insigne du pouvoir n'a pas de précédent dans la culture de l'Égypte ancienne, peut-être fut-il emprunté aux Sassanides qui l'avaient hérité des traditions de l'Orient Ancien, traditions qui remontent à la civilisation assyrienne. En cours de route il célébrait la messe sur un autel de bois pliant. Georgios se présenta devant le calife avec une couronne en forme de tiare surmontée d'une croix, il apporta aussi des cadeaux d'or et d'argent. On peut tirer de ces détails qu'en ce temps la cour royale nubienne avait déjà son cérémonial propre. En conclusion, il semble que la politique de Zacharia et de son jeune fils qui, paraît-il, n'avait que vingt ans lors de son ambassade à Bagdad, profita de la difficile situation interne de l'Égypte sous la dynastie des Abbassides.

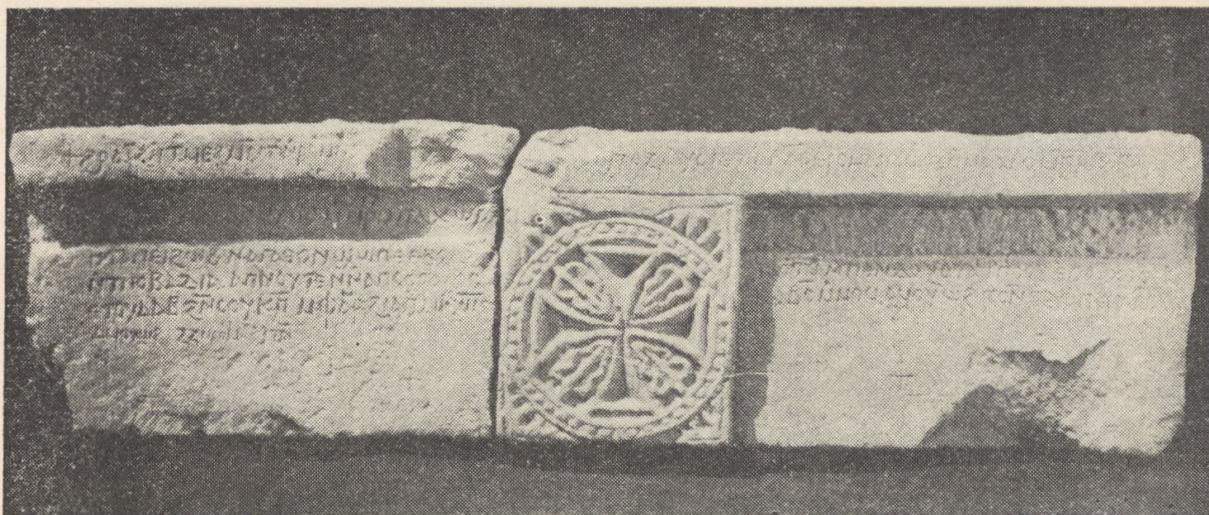
Le long règne de Georgios abonde en événements dont le plus notable

fut l'expédition d'un aventurier arabe, un théologue d'Égypte du nom de al-'Omarī, attiré par l'or nubien. On ne peut préciser quelles mines d'or al-'Omarī cherchait. Il ressort du texte de Maqrīzī qu'elles devaient être situées près de l'actuel Abou Hammed. De toute manière, l'expédition de al-'Omarī en amont du Nil, d'abord pacifique, dégénéra bientôt en conflit armé avec les Nubiens. La victoire revint d'abord à al-'Omarī. Le roi Georgios met à la tête des armées d'élite mobilisées contre al-'Omarī son neveu Niouty, homme de grande valeur. Après de nombreuses escarmouches Niouty conclut la paix avec al-'Omarī, lui accordant un terrain défini où il put librement mener ses recherches. Mais Niouty se révolta contre le roi lorsque ce dernier avait décidé d'envoyer son jeune fils pour continuer la lutte avec al-'Omarī. Le jeune prince n'était pas en mesure de réaliser cette tâche et dut s'enfuir jusqu'au royaume d'Alodia qui en ce temps, semble-t-il, s'était séparé de celui de Makouria. Georgios avait un second fils, Zacharia, qui s'avéra plus sensé que son frère. Il conseilla à son père de conclure pour l'instant la paix avec al-'Omarī et de régler avant tout son compte au prince révolté Niouty. Dans la première bataille Zacharia fut défait et se réfugia dans le camp de al-'Omarī, s'étant lié avec celui-ci, il le convainquit de se tourner contre Niouty qui, entre-temps, avait épousé une des soeurs de Zacharia. Ils réussirent à faire assassiner traîtreusement le prince Niouty et alors Zacharia n'hésita pas à trahir al-'Omarī et attaquer ses troupes. Zacharia se montra pendant ces événements un homme politique adroit et dépourvu de scrupules. Il réussit à attirer à lui une partie des troupes de al-'Omarī qui se recrutaient parmi diverses tribus arabes et, en récompense, il leur donna des terres dans la région d'Adindān, non loin de Faras.

Al-'Omarī se retira dans le désert, dans une de ses mines de la province Marīs (Nobadia), mais poursuivi par Zacharia, il se réfugia près d'Assouan. Ensuite il passa en Égypte en luttant avec diverses tribus et au cours de ces luttes il périt¹. Toute l'histoire de al-'Omarī prend aujourd'hui une signification spéciale. Dans cette lutte apparaît au premier plan le fils cadet de Georgios — Zacharia, dont jusqu'ici on n'était pas sûr s'il succéda sur le trône de Nubie à la mort de son père.

C'est seulement grâce à la découverte d'une inscription sur un linteau de pierre lors des fouilles polonaises à Faras en 1963 qu'on a pu certifier Zacharia, fils de Georgios, comme roi de Nubie. L'inscription dit qu'en l'an 930, l'éparque Yésou, sous l'épiscopat de Elias et la dixième année du règne de Zacharia, construisit une nouvelle église sur la pente Sud

¹ Pour l'ambassade de Georgios à Bagdad et les luttes avec al-'Omarī, cf. U. Monneret de Villard, *Storia*, p. 103—108 et E. Quatremère, *Mémoires de l'Égypte*, t. II, Paris 1811, p. 59—80 d'après Maqrīzī, *Kitāb al-Moqaffā*.



Linteau de l'Église sur la pente Sud du Kôm avec inscription de fondation en copte de l'éparque Yésou, datée de 930, mentionnant le roi Zacharia et l'évêque Elias

du Kôm¹. Cette inscription a une double valeur historique. On peut, en effet, placer maintenant la mort du roi Georgios en l'an 920, ce qui confirme le témoignage des écrivains arabes qui parlent du très long règne de ce roi².

La première moitié du X^e siècle fut une période de calme et de prospérité pour la Nubie. En même temps eut lieu une phase d'immigration pacifique des Arabes au Sud de la I^e Cataracte. Les preuves en sont les inscriptions des cimetières arabes de Taffa, Kalabcha, Qourta (Qūrṭa), et Derr. Al-Mas'ūdī, historien arabe de ce temps, nous a laissé une description des riches villes de Dongola et mentionne un roi du nom de Kubri ibn Surūr, descendant d'une longue lignée de souverains de Makuria et Alodia.

Mais déjà dans la seconde moitié du X^e siècle la situation empire. Cette fois ce sont les Nubiens qui attaquèrent les premiers les oasis d'Égypte et la ville d'Assouan en y massacrant les habitants musulmans. Les Arabes leur rendirent la pareille, les repoussant hors d'Égypte et prenant Qasr Ibrim où ils firent de nombreux prisonniers. De nouveau les Nubiens attaquèrent, occupant le territoire égyptien au Nord d'Assouan, vraisemblablement jusqu'à Edfou. C'est justement le monastère de Saint-Mercure près d'Edfou qui devint un centre de culture nubienne jusqu'à la moitié du XI^e siècle.

La longue durée de l'occupation du Sud de l'Égypte par les Nubiens est prouvée entre autres par la reconstruction du célèbre monastère de Saint Siméon à Assouan dans le style nubien. Certains manuscrits des

¹ K. Michałowski, *Kush* XII (1964), p. 203.

² U. Monneret de Villard, *Storia*, p. 114.



Une des fresques de la Cathédrale de Faras. A droite, le roi Georgios II protégé par la Vierge; à gauche, l'évêque Petros protégé par l'apôtre Pierre. Vers 975

couvents de cette époque¹ parlent d'une occupation par les Nubiens de Esnā, Armant et Abnoud pendant trois ans. En ce temps règne en Nubie

¹ W. E. Crum, A Nubian Prince in an Egyptian Monastery, *Studies presented to F. Ll. Griffith*, 1932, p. 137—148.

Georgios II (969—1002) dont le portrait ornait la „Salle des Évêques“ dans la Cathédrale de Faras. Il servit de médiateur entre le roi d'Éthiopie et le patriarche Philothéos d'Alexandrie pour la nomination d'un nouveau métropolitain.

Les rois nubiens continuaient, en effet, à assurer une sorte de protectorat sur le patriarche d'Alexandrie. Dans la seconde moitié du XI^e siècle, le patriarche Christodoulos (1047) envoya en Nubie l'évêque de Léontopolis (Natū) pour demander aide au roi de Nubie contre les répressions des autorités arabes d'Égypte. Il s'agissait peut-être du sévère décret du vizir Yāzūrī (1051—1059) qui ordonnait de fermer de nombreuses églises et d'arrêter Christodoulos sous prétexte que celui-ci essayerait de convaincre le roi de Nubie de ne pas payer le *baqt*.

Au temps de la dynastie fatimide, les rapports entre la Nubie chrétienne et l'Égypte redevinrent corrects. Le roi nubien Salomon, qui fut appelé „saint roi“ après avoir abdiqué au bénéfice du fils de sa soeur — Georgios, en l'an 1080, et s'être retiré au monastère de Saint Onuphre (peut-être El-Ghazālī)¹, fut invité au Caire par le vizir Badr. Celui-ci le reçut avec de grands honneurs, mettant à sa disposition une maison ornée de marbres, boiseries et de brocart d'or. Après sa mort, le roi fut enterré au monastère Saint Georges à Al-Khandaq et parmi ses affaires on trouva une lettre autographe écrite en nubien. En effet, depuis la fin du X^e siècle les Nubiens commencent à écrire dans leur langue nationale. Ils utilisaient l'alphabet grec augmenté de quelques lettres coptes et de quatre nouveaux signes tirés du méroïtique pour exprimer des sons qui n'existaient ni en copte ni en grec.

Les récentes fouilles en Nubie ont enrichi nos ressources jusqu'ici modestes en textes rédigés en „nubien ancien“. La majorité de ces nouveaux textes proviennent des fouilles de Faras où, sur les murs de la cathédrale, à part de nombreuses courtes inscriptions, cinq textes plus longs en cette langue se sont conservés. Il semble que vers la fin du X^e siècle la langue nubienne ancienne a remplacé le grec dans la liturgie de l'Église. Néanmoins, le fait que la majorité des inscriptions funéraires jusqu'au XII^e siècle est formulée en grec démontre qu'une importante partie de la population continuait à utiliser cette langue².

Les réfugiés coptes d'Égypte, eux, parlaient copte, c'est pourquoi nous rencontrons aussi des inscriptions en cette langue. La région de Faras devait avoir un nombre particulièrement important d'habitants d'origine copte. Déjà le premier fouilleur de cette région, F. Ll. Griffith³, remarqua

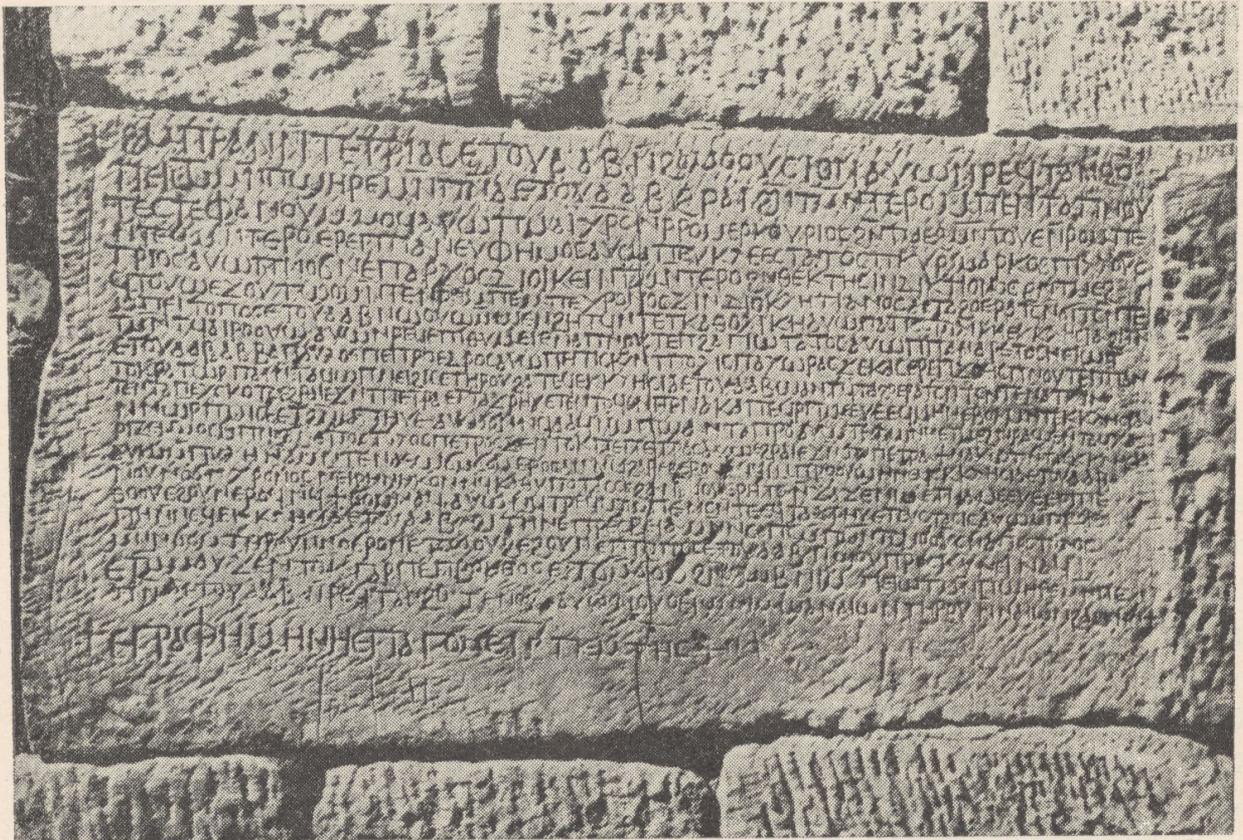
¹ P. L. Shinnie, H. N. Chittick, *Ghazali — A Monastery in the Northern Sudan*, Khartoum 1961, p. 25.

² J. F. Oates, A Greek Stele from Armenna in Nubia, *JEA* 49 (1963), p. 161 ss.

³ F. Ll. Griffith, Oxford Excavations in Nubia, *LAAA* XIII (1926), p. 56.

qu'à Faras et dans la „Grotte de l'Anachorète“ à Wizz il y a de nombreux graffiti en copte et il reliait ce fait à l'émigration des coptes d'Égypte en Nubie par suite des persécutions temporaires de l'Église copte au VIII^e siècle. Il est aussi important de remarquer que le texte de l'inscription de fondation de l'évêque Paulos de 707 trouvée près de la Cathédrale de Faras¹ est rédigée en copte et en grec; et la stèle avec l'inscription copte est en meilleure place que celle avec l'inscription grecque.

Encore une preuve des excellents rapports entre la Nubie chrétienne et les Fatimides nous est fournie par le fait qu'un des successeurs de Salomon, le roi Georgios (III), né en 1106 et monté sur le trône en 1130, a, pour finir son règne, suivi l'exemple de son „saint“ prédécesseur: il se retira au couvent de Wadi Natroun. Il y mourut en 1158 comme le prouve sa pierre tombale, inscrite en grec et en nubien, découverte dans l'église de la Vierge Marie de ce monastère².



Stèle de fondation de la Cathédrale, en copte, érigée par l'évêque Paulos en 707 et mentionnant le roi Merkourios et l'éparque Markos

Depuis la mort de Georgios III jusqu'à 1272, date de la prise du pouvoir par David I, les sources ne mentionnent le nom d'aucun roi nu-

¹ Cp. plus haut p. 15.

² F. Ll. Griffith, *Christian Documents from Nubia, Proceedings of the British Academy* XIV (1928), p. 118—128.



La cathédrale de Faras dégagée par l'expédition polonaise. Vue sur la façade Est avec le tombeau de l'évêque Yoannès du XI^e siècle et les chapelles commémoratives.

bien. Pourtant, peu après la mort de Georgios III la dynastie des Fatimides déclina en Égypte et commença une période de contacts orageux entre la Nubie chrétienne et les Arabes. Nos fouilles de Faras ont enrichi l'histoire du nom jusqu'ici inconnu d'un souverain nubien. Il s'agit du roi Moïse (Moïse), fils de Georgios III et petit-fils de Basilios. Le portrait de sa femme ou de sa soeur en costume nubien avec une légende en nubien fut peint sous la grande composition de la Nativité dans la nef Nord de la Cathédrale. Cela vaut peut-être la peine de mentionner qu'à ce moment, en 1170, entreprit un voyage en Orient un des plus célèbres voyageurs juifs, Benjamin de Tudèle. Il parle de colonies juives en Nubie¹.

Quand la dynastie des Fatimides disparut (1171) et fut remplacée par celle des Ayyūbides d'origine kurde, la paix entre la Nubie et l'Égypte fut rompue. Dès l'année suivante le roi de Nubie, peut-être Moïse dont il est question plus haut, organisa une expédition pour venir en aide aux Fatimides et conquit Assouan et l'île d'Eléphantine. L'armée nubienne avance avec rapidité à travers la Haute-Égypte. Les combattives troupes nubiennes écrasent les secours envoyés par le sultan qui se retirent alors

¹ U. Monneret de Villard, *Storia*, p. 195.



Personnage royal avec une légende en nubien mentionnant le roi Moïse fils de Georgios.
Vers 1160

jusqu'au Caire. A ce moment Saladin forme une nouvelle armée qu'il place sous le commandement de son frère Turān-šāh. Celui-ci non seulement repoussa les Nubiens d'Égypte mais franchit avec son armée la frontière Sud du pays. Il prit Qasr Ibrim où il captura de nombreux prisonniers et un riche butin dont une grande quantité de coton; il soumit aux tortures l'évêque qui refusait de dévoiler la cachette où se trouvait le trésor ecclésiastique. La principale église, ornée d'une grande coupole et consacrée à la Vierge Marie, fut transformée en mosquée.

Turān-šāh laissa à Qasr Ibrim une garnison sous le commandement d'Ibrahim le Kurde. Celui-ci fit de nombreuses incursions sur le territoire de la Nobadia; au cours de l'une d'elles il périt au combat d'Adindān, non loin de Faras. Alors, en 1175, après une occupation de deux ans, les Arabes se retirèrent de la Nubie du Nord en Égypte. Il semble possible que la destruction partielle de la cathédrale de Faras à la fin du XII^e siècle

constatée par nous, ainsi que l'achèvement de la liste des évêques que nous avons trouvée, sont liés avec cet événement historique¹.

Après le retrait de la garnison d'Ibrim en Égypte, des négociations furent entamées entre la Nubie chrétienne et les Arabes.

Pour montrer les difficultés que présente l'interprétation des sources arabes sur la Nubie, on peut citer deux relations de cette époque, toutes deux basées soi-disant sur des observations directes. Un envoyé de Turān-šāh, Mas'ūd, de retour de Dongola, raconte ainsi ses impressions. Le pays était très pauvre, cultivant seulement le sorgho et ayant un peu de palmiers-dattiers. Le roi de Dongola sortit de son palais sur un cheval sans harnais, sans couvre-chef; il ne comprenait pas un mot d'arabe et souriait seulement quand l'ambassadeur s'adressait à lui. La ville même, en dehors du palais royal, n'avait aucun édifice, la population vivait dans des huttes². A la même époque l'Arménien Abū Šālih voyagea en Nubie et décrivit les nombreuses et riches villes du pays, entre autres Talmis, Taffa, Derr, Ibrim, Faras, Dongola et 'Alwa (Sōba). Voici ce que le voyageur dit de Dongola: „C'est le siège du roi. La ville s'étend sur les rives du vénéré Nil, elle possède de nombreuses églises, des grandes maisons, des rues larges. Le palais royal est imposant; il a de nombreuses coupoles de brique rouge rappelant les constructions d'Irak. Cette innovation fut introduite par Raphaël qui fut roi de Nubie en 1002. On dit qu'avant leur conversion, les habitants de la Nubie adoraient les astres“³.

Soutenant les Fatimides chassés d'Égypte, les souverains nubiens entrent de nouveau en conflit avec les Arabes. Il est possible qu'ils demandèrent de l'aide à Byzance. De toute manière, une information intéressante nous est fournie par Robert de Clari⁴: quand il se trouvait à Constantinople en 1204, il y a vu un roi de Nubie qui faisait un pèlerinage à Jérusalem et avait l'intention d'aller jusqu'à Rome. Cette information est importante aussi en tant que témoignage des liens constants entre les chrétientés de Nubie et de Byzance. Ces contacts peuvent partiellement nous expliquer le caractère byzantin des fresques de Faras.

Au XII^e siècle le royaume chrétien de Nubie commence à décliner. Les tribus du Sud et du Sud-Ouest harcèlent la vallée moyenne du Nil. Il s'agit surtout des tribus Demdem et Zagāwa. Le territoire Zagāwa était vraisemblablement situé dans le Soudan central, occupant l'actuelle

¹ K. Michałowski, *Kush* XII (1964), p. 205 et S. Jakobielski, La liste des évêques de Pakhoras, [Etudes et Travaux du Centre d'Archéologie Méditerranéenne de l'Académie Polonaise des Sciences, vol. III] (sous presse).

² A. J. Arkell, *History of the Sudan*, p. 195.

³ B. T. A. Evetts, A. J. Butler, *The Churches and Monasteries of Egypt, attributed to Abu Šālih, the Armenian*, Oxford 1895, p. 265.

⁴ R. de Clari, *La Conquête de Constantinople*, Paris 1924, p. 54—55.

province de Kordofan et contrôlant les voies commerciales vers le lac Tchad d'un côté, de l'autre les pistes caravanières de l'Ouest allant vers les oasis du Sahara. Ces luttes affaiblirent l'État nubien, mais en mettant en contact les peuples africains avec la haute civilisation de ce royaume chrétien, elles amenèrent l'expansion de certains éléments de culture matérielle et spirituelle chrétienne vers l'Afrique Centrale.

Il est surprenant qu'au XIII^e siècle, au moment où le pouvoir royal en Nubie est en complète désintégration, cet État en décadence et affaibli par les dissensions internes, les conflits et les intrigues de la cour, trouva assez de force pour mener une guerre victorieuse. En 1272 le roi David défait les Arabes, prend la ville de 'Aidhāb sur la Mer Rouge, massacre les habitants, tue le gouverneur et détruit les magasins du port. Ensuite son armée alla jusqu'à Assouan, massacrant la population arabe établie sur ces terrains. Mais c'est le dernier fait d'armes, d'ailleurs peu louable, des Nubiens. Les Arabes non seulement repoussèrent le roi David, mais en poursuivant les Nubiens, ils arrivèrent presque à Dongola, capturant en cours de route l'éparche de Nobadia. Les derniers souverains de la Nubie chrétienne ne sont plus que des marionnettes entre les mains de l'Égypte.

Évoquant la tradition nubienne de l'époque tardive qui assurait la succession aux fils de la sœur du roi, Šekanda, neveu du roi David, n'hésite pas à demander l'aide des troupes égyptiennes et avec leur soutien prend le pouvoir à Dongola. Son successeur Šemāmūn dut fuir devant l'armée égyptienne qui met sur le trône son propre protégé. Il est vrai que Šemāmūn reprit le pouvoir après le repli des Égyptiens, mais pour peu de temps.

Ces rois tardifs de la Nubie chrétienne n'étaient en définitive que des représentants du sultan du Caire. Le dernier roi chrétien de Dongola fut, en fait, Kudanbès, fait prisonnier en 1315 et transporté au Caire. Nous perdons sa trace en 1323¹.

¹ Pour la suite de l'histoire de la Nubie et des États du Soudan Occidental, voir: M. Małowist, *Wielkie państwa Sudanu Zachodniego w późnym średniowieczu*, Warszawa 1964.